

Une nouvelle culture de l'instant

Claude Lévesque

Number 10, Fall 2006

L'instant au fil des jours : l'oeuvre d'Yvon Rivard

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2409ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, C. (2006). Une nouvelle culture de l'instant. *Contre-jour*, (10), 203–210.

Une nouvelle culture de l'instant

Claude Lévesque

On dit couramment que la littérature est une institution qui permet de tout dire et de toutes les manières possibles et impossibles. Sa mission consisterait donc, partout et toujours, à franchir les frontières, abolir les interdits, mettre en question les valeurs dominantes, les vérités immémoriales. Sa loi tend en principe à défier la loi, à aller jusqu'à la limite et même à aller au-delà. Elle s'emploie, tout aussi bien, à prendre des chemins obliques, à parler peu, à donner voix au silence, à raturer ou à effacer les mots qu'elle utilise, à garder secret le secret. Sa structure, si structure il y a, est si indéterminée, si instable et ambivalente — n'est-elle pas ce « jeu insensé » dont parle Mallarmé ? — qu'on ne sait jamais vraiment si les énoncés qu'elle émet relèvent de la philosophie, du roman, de la poésie, de l'histoire, de l'autobiographie ou de tout autre genre identifiable. Sa passion pour la vérité l'entraîne étrangement, de manière imprévisible, dans un mouvement dérapant vers autre chose, un ailleurs, un au-delà d'elle-même, si bien que, n'ayant ni limites ni balises fixes, elle échappe à toute définition, à toute assignation à une essence, à une identité ou à un genre déterminé. « Elle est, elle dit, elle fait toujours autre chose, écrit Derrida dans *Passions*, autre chose qu'elle-même, elle-même qui d'ailleurs n'est que cela, autre chose qu'elle-même. Par exemple ou par excellence : de la philosophie. »

Dans *Le siècle de Jeanne* d'Yvon Rivard, l'art du roman, comme le suggère la quatrième de couverture, est « porté ici à une sorte de point limite où le récit ne se distingue plus ni de l'essai ni de la poésie ». La réflexion, et plus précisément, la philosophie, est, en effet, omniprésente dans cette œuvre, recueillant en cela l'héritage des grands romans — entre autres, ceux de Musil, de Broch, de Proust, ou de Woolf — où la réflexion surgit à tout moment à partir du moindre événement et se mêle de manière inextricable au récit. Selon Rivard, l'une des tâches du roman serait « de déjouer la mort, de la devancer en quelque sorte en attirant l'éternité dans l'instant, en faisant de chaque instant quelque chose de permanent ». Il ajoute : « Le romancier habite les seuils, sa tâche est de faire circuler librement le dedans et le dehors, l'éternité et l'instant, le désespoir et l'allégresse. »

Que chaque instant se confonde avec l'éternité, qu'il n'y ait pas de commencement ni de fin, que les termes d'une opposition passent l'un dans l'autre sans cesser d'être autres et différents, qu'à l'origine, il y ait la non-présence, la trace et la répétition, voilà des motifs peu communs, c'est le moins qu'on puisse dire, et une tâche hautement subversive à mettre en œuvre, une tâche impossible, en vérité, qui vient à l'encontre de toute la tradition philosophique. On sait que la métaphysique a toujours accordé un privilège à la présence, au Présent Vivant, comme origine absolue du temps et du monde, une origine soi-disant simple, ponctuelle, objet d'une intuition pure, le passé et l'avenir ne prenant sens, comme ancien présent ou futur présent, que par rapport à ce point d'ancrage. Faire sauter ce point d'ancrage, opter pour une écriture du désastre, c'est accepter de côtoyer des abîmes, de s'expliquer avec des absents, avec des spectres, qui surviennent du passé ou de l'avenir, c'est élire domicile dans l'entre-deux, entre la vie et la mort, la présence et l'absence, le passé et l'avenir.

Dans cet étrange lieu de l'entre-deux, l'éternel retour du même impose sa loi, son ressassement et sa réversibilité qui brouillent le système des oppositions métaphysiques. Or, dans cet espace virtuel de la spectralité, les fantômes ne meurent pas, ils ne cessent de nous hanter, au contraire, et, comme tout spectre, de venir et, surtout, de revenir. Ici, la répétition est souveraine et le vertige permanent. Ici, l'évidence sans horizon du

Présent s'efface au profit d'une expérience vertigineuse de l'instant, une expérience tragique et joyeuse à la fois, où la pensée se dément, chute et « cède à la lumière du lointain ». C'est à travers la littérature (celle qui est toujours autre chose qu'elle-même) que Rivard tente de mener à bien cette tâche infinie. Dans *Le bout cassé de tous les chemins*, ne dit-il pas que l'écrivain, pour écrire, doit « s'abandonner aux mots qui le détournent du monde jusqu'à ce que les mots à leur tour s'abîment en eux-mêmes et l'entraînent au-delà ou en deçà de la parole, là où rien ne commence, où tout se répète » ?

Le siècle de Jeanne reprend cette affirmation que « tout revient » dès les premières pages du récit. Alexandre, le narrateur, se décrivant comme « le nouveau penseur du dimanche », appuyé à la balustrade du pont au Double, à Paris, voit — nouvel Héraclite — que tout s'écoule devant lui, le fleuve, la foule, le temps, mais que, paradoxalement, « rien ne se passait ou que tout revenait », ce qui signifiait, en un sens, « qu'on ne pouvait mourir ». Le début du roman nous situe d'emblée dans l'horizon de la pensée nietzschéenne et de son motif majeur, l'éternel retour du même. Le nom de Nietzsche est d'ailleurs mentionné quelques lignes plus bas, et à plusieurs reprises au cours du récit. Après un tel énoncé si facilement identifiable (que tout revient, est déjà revenu et reviendra — pensée fantomatique s'il en est), comment comprendre l'affirmation qui clôt ce paragraphe : « Oui, il faudrait que je lise Nietzsche avant de mourir. » Quoi qu'il en soit, le texte est ponctué d'allusions ou de réflexions portant sur des motifs authentiquement nietzschéens, tels la mort de Dieu, l'éternel retour du même (qui revient à plusieurs reprises), l'éternité de l'instant, la répétition originare, la réversibilité du temps, la réconciliation de tous les contraires, l'absence de commencement et de fin, la présence de la totalité de l'histoire dans l'instant : tout indique que le narrateur, quoi qu'il dise, possède une bonne connaissance, du moins une connaissance cohérente, de l'œuvre nietzschéenne. Peut-être souhaitait-t-il le lire, le lire vraiment, ne l'ayant pas encore véritablement assimilé, compris — et c'est l'affaire de toute une vie, en effet. Il ne faut pas oublier, toutefois, la présence dans ce récit de Maurice, le gendre du narrateur, le père de Jeanne, un professeur de philosophie d'inspiration nietzschéenne qui discute

fréquemment avec Alexandre, non sans que ce dernier offre une certaine résistance, se plaignant parfois d'être soumis au « tamis nietzschéen » de son interlocuteur par trop envahissant.

La pensée nietzschéenne le plus souvent évoquée dans ce roman porte sur le rapport nouveau, sans opposition et sans hiérarchisation, existant entre le temps et l'éternité, l'un et l'autre formant une seule réalité inséparable, le passé et l'avenir échangeant leur contenu en se croisant dans le présent. « Chaque instant est une frontière mobile, écrit le narrateur, où se rencontrent tous les siècles passés et à venir. » Ce qui semble rendre possible une telle pensée, c'est peut-être cette maturité récemment acquise du narrateur qui désormais lui permettrait de voir le monde avec l'innocence de l'enfant, à travers les yeux de Jeanne. On se souvient que Zarathoustra avait dû se soumettre à une lente maturation pour pouvoir adhérer, de manière pleine et entière, à la dure pensée de l'éternel retour, passant du ressentiment contre le temps et du dégoût le plus profond à la joie la plus pure et à l'innocence de l'enfant : « Innocence est l'enfant, dit Zarathoustra, et un oubli et un recommencement, un jeu, une roue qui tourne d'elle-même, un moment premier, un sain dire Oui. » Il en est ainsi pour le narrateur : « Près de Jeanne en qui le monde recommence, et qui me redonne mon enfance pour que je puisse arrondir chaque instant qui me sépare de ma mort, en faire des gouttes de temps pur dans lequel le passé, le présent et l'avenir pourraient se confondre et la mort se dissoudre. » Le refus du temps, de la mémoire, de l'histoire, le mauvais œil jeté sur la vie qui passe, n'est pas la seule cause du gâchis dans lequel nous vivons, mais, dit encore Alexandre, « l'oubli de cette loi selon laquelle tout est réversible, la maison et la prairie, le passé et le présent, l'adulte et l'enfant ».

Vivre dans l'éternité de l'instant, dans cette béance, cette absence de balises, qui exposent au chaos et au découragement, n'offre pas que ce seul côté sombre et terrifiant : ce qui prédomine, en vérité, c'est plutôt le bonheur, le ravissement, la liberté que cet horizon enfin ouvert à l'infini procure tout à coup : « Tel est notre destin de vivre dans l'instant, à la fois ravis et terrifiés d'être là, incapables de dissocier l'espoir et le désespoir, nous tenant au seuil de nous-mêmes comme à l'embouchure d'un fleuve

inconnu. » On voit pourquoi le narrateur parle de « cette vertigineuse richesse de l'instant », chacun n'étant jamais qu'une « frontière mobile où se rencontrent tous les siècles passés et à venir ». Le narrateur explique les ratés et les horreurs de l'Amérique, non pas tant en vertu d'une perte de la mémoire ou de l'effondrement de la culture européenne, que par une sorte de résistance « à cette nouvelle culture de l'instant ». Un instant, encore une fois, qui n'a rien de ponctuel, mais constitue chaque fois un événement unique, différent, et représente la plus grande mémoire, la plus vaste et la plus vivante, « celle qui me rend à chaque instant contemporain du commencement et de la fin du monde ».

Un tel élargissement de l'instant à l'infini, à l'horizon sans limites qui s'ouvre en lui, permet de parler, en un sens, de l'éternité de l'instant. Cette épithète ne va pas toutefois jusqu'à lui reconnaître une durée sans fin, faisant de lui une sorte d'instant suspendu, hors temps, qui ne serait, en réalité, que la négation du temps. Dans cette équation entre l'instant et l'éternité, l'éternité change de sens, mais l'instant également, puisqu'il n'est plus lié exclusivement au présent, n'étant présent qu'après coup : il demeure tout de même ce qu'il y a de plus infime, de plus ténu dans l'ordre de la durée, étant ce qui passe, ne fait que passer et, donc, ne dure pas. « À peine comme un clignement d'œil, dit Zarathoustra, l'éternité est venue à moi — comme un instant. » L'éternité, par contre, n'est pas ici un présent qui ne passe pas, une plénitude sans faille, un infini positif. Nietzsche se plaît à dissocier l'idée d'éternité de celle de durée sans fin, de même qu'il distingue l'idée d'infinité et celle de perfection. Pourquoi ne pas imaginer des perfections finies, éphémères, vulnérables, des perfections fragiles et mortelles ? La fulguration extatique de l'instant, si elle comble, ne supprime pourtant pas le désir ; elle est parfaite, mais ne dure pas. Elle est parfaite, car elle atteint au maximum d'intensité, l'émotion étant à son comble. L'éternité, ici, est une éternité extatique, intensive, qui va jusqu'à la chute de la pensée hors d'elle-même, comme le souligne le narrateur. N'est-ce pas « l'oubli qui enfante tous les instants » ?

L'instant en allemand (*Augenblick*) signifie également clin d'œil, fermeture de l'œil, aveuglement, ce réflexe qu'engendre une trop grande lumière, celle de midi, où, selon Zarathoustra, l'ombre est la plus courte.

C'est en s'aveuglant, en clignant de l'œil, en se perdant comme intuition pure, évidence, présence immédiate, que l'instant s'agrandit au point d'accueillir en lui la totalité du temps, passé et à venir. Pourquoi cette rature de l'origine, cette abolition du temps présent ? C'est que l'intentionnalité exige, pour qu'il y ait connaissance, un écart, une distance temporelle justement, entre la perception et ce qu'elle perçoit, de sorte que la prise de conscience du présent ne peut s'opérer qu'après coup, à travers une rétention, une trace mémorielle. Il y a non-contemporanéité du vécu et de ce qu'il vit, si bien que l'événement que nous croyions avoir vécu dans l'actualité de sa présence ne fut jamais avec nous en rapport de présence, d'évidence immédiate. Dès l'origine, il y a écart, retard, différance, absence : le spectre est là, le revenant est appelé à venir et à revenir.

L'éternité n'est pas dès lors l'autre du temps mais le temps comme autre, comme différance et répétition. Le même, dont il est question dans l'expression « l'éternel retour du même », n'est pas préalable au retour mais son effet, son résultat, ce qui lui confère une apparence d'identité, une fausse identité en vérité. Le même est ce qui se répète, et ce qui se répète, du seul fait qu'il se répète, n'est jamais l'identique, mais la forme de ce qui est toujours nouveau, singulier. Répété, en effet, le même n'est plus tout à fait le même : il s'altère en traversant l'espace abyssal que comporte en elle-même toute répétition. « C'est à partir du déploiement de ce même comme différance, écrit Derrida dans *Marges de la philosophie*, que s'annonce la mêmeté de la différance et de la répétition dans l'éternel retour. » L'anneau des anneaux, dont parle Zarathoustra, n'est pas une autre version du cercle, du retour cyclique, mais la figure même de l'affirmation sans restriction, du consentement inconditionnel, du double Oui (*amen, amen*) au bonheur de l'instant où s'inaugure le mariage de la lumière et des ténèbres, de l'enfance et de la maturité, de l'ivresse et de la lucidité. « Ce bonheur était tel, écrit le narrateur, qu'il irradiait aussi bien dans le passé que dans l'avenir jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un seul instant, répété et différent, plein et vide, assez grand et assez petit pour qu'une fillette y lance des cailloux ou y saute à la corde et que toute une vie s'y déploie dans la pellicule encore vierge d'une émotion. »

L'instant, chaque fois différent, est la répétition du passé, lequel, n'étant jamais qu'un essai, survit dans le présent et n'existe qu'en vue

de l'avenir. La loi de l'éternel retour ne laisse pas d'autre choix que de vivre l'avenir au passé (le futur antérieur) et de voir venir le passé, en tant justement que le passé n'est jamais dépassé, mais recèle toujours des possibilités non accomplies. Ainsi, le passé se détache sur fond d'avenir et il est, non derrière nous, mais devant et encore à venir. Par ailleurs, l'avenir conditionne certes le présent, mais aussi fait sentir sa présence jusqu'au passé le plus reculé. Ce qui vient ne cesse de venir et de revenir, modifie le sens de ce qui est et a été. L'avenir hante déjà et travaille de l'intérieur le passé. Nietzsche hante Platon qui le hante en retour. Bref, le passé historique, n'étant jamais accompli une fois pour toutes, est toujours à interpréter, à réinterpréter, à réécrire, à renier ou à transformer.

Il ne faut pas confondre l'instant comme retour, répétition, et le retour cyclique de l'instant, cette rengaine que répètent les animaux de Zarathoustra. Le temps de la répétition est non linéaire, non successif, non irréversible, contrairement à ce que la tradition a toujours pensé : le temps comme retour ne se laisse pas mesurer selon le point et la ligne, selon toute figure qui impose une linéarité principielle, comme le cycle et le cercle, où l'on se tient dans un rapport nécessaire mais illusoire à un centre qui polarise et ancre tout le processus. La pensée de l'éternel retour nous fait perdre la garde du centre, la sécurité du fondement et la finalité d'un progrès rectiligne. Ce qui intéresse Nietzsche, ce n'est pas le cercle, mais la rupture du cercle, l'absence incommensurable de tout centre, l'affirmation joyeuse et dansante du non-centre, de l'abîme du temps, du jeu du monde et de l'innocence — injustifiée et injustifiable — du devenir. Chacun doit s'appropriier toutes les expériences humaines, passées et à venir. « Nous sommes la conscience, écrit Nietzsche, que l'histoire a d'elle-même en un sens absolu. » À travers l'expérience de l'instant, l'homme s'éprouve inséparablement attaché à toute la lignée des vivants, à la vie et à toute ascendance historique. Nous sommes responsables des autres, de tous les autres, de ceux qui ne sont pas encore là et de ceux qui sont disparus. « Nous sommes plus que l'individu : nous sommes aussi toute la chaîne, avec les tâches de tous les futurs de la chaîne. » « Dans tout ce qui a ému Zoroastre, Moïse, Mahomet, Jésus, Platon, Brutus, Spinoza, Mirabeau, je suis déjà présent, et sous bien des aspects, c'est en moi seulement que

mûrit et vient au jour l'embryon qui a eu besoin pour cela de quelques siècles... — Le sens historique ne fait encore que naître », écrit encore Nietzsche dans ses *Fragments posthumes* et dans *La volonté de puissance*. Un héritage nous échoit à chaque instant, une communauté nous habite et nous hante constamment, même au sein de la plus grande solitude et du silence le plus profond. L'écrivain le sait, lui qui écrit en utilisant un langage qu'il a reçu, en s'appropriant les mots et les pensées des autres, et qui, en créant une œuvre nouvelle, essaime ces mots et ces pensées partout autour de lui et dans le monde, comme une bouteille scellée que l'on jette à la mer. Oui, effectivement : « Personne n'est une île. »